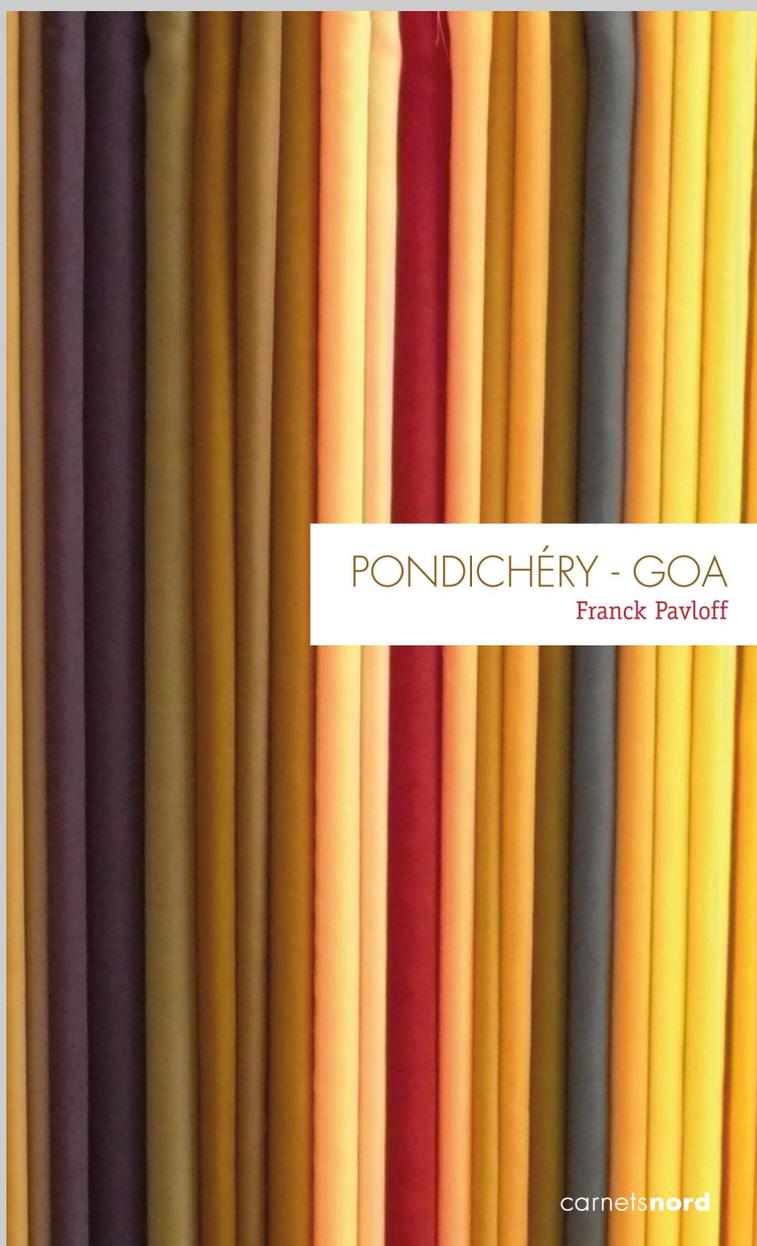


LECTURE CRITIQUE
de Claude Darras

« Pondichéry-Goa » de Franck Pavloff
l'éloge de la désinvolture



L'auteur de « **Pondichéry-Goa** » prévient d'emblée : « *Écrivain des champs outillé d'un carnet à spirale et d'un appareil photo, je vais éplucher les strates des sociétés de Pondichéry et de Goa où l'Occident chrétien a fait ses premières incursions en Inde islamo-hindouiste. Je vais relever couche par couche l'alliage des civilisations et des religions qui se sont affrontées sans parvenir à s'éliminer* ». Est-il parvenu à ses fins ? Sans aucun doute. Il a même débordé ses objectifs de conjuguer l'Inde à tous les temps du passé et de la nostalgie. Tout à la fois livre d'histoire(s) -la grande et les petites-, journal intime et carnet de voyages, l'ouvrage, assurément inclassable, révèle de quelles façons la mémoire des vieux comptoirs portugais, hollandais, français, danois et anglais survit de nos jours dans la vie quotidienne des Indiens d'origine et d'adoption, à travers les rites religieux, les habitudes alimentaires, les mœurs politiques et festives, l'architecture de l'habitat et l'urbanisme des cités. Nez aux vents de la mer d'Oman au guidon d'une Vespa 125 ou secoué à l'arrière d'un rickshaw le long de la côte de la baie de Bengale, il photographie les liens inspirés et consigne les paroles de ses interlocuteurs avec la minutie d'un commissaire-priseur.

Il excelle à décrire « *les tapis-brosses des rizières éclatantes* » et les « *cascades de bougainvilliers qui donnent aux demeures l'impression d'être découpées dans du papier crépon* ». Il s'amuse à qualifier un de ses Ganesh fétiche au « *regard éthéré de fumeur de shit au ventre rebondi en plâtre rose* ». Il s'incline devant les rites des hindous « *assis en lotus attendant que la roue du dharma les remette dans le cycle des réincarnations* ». Il voue une tendresse émue à Pier Paolo Pasolini dont le récit « *l'Odeur de l'Inde* » traduit une connaissance intime du pays parcouru par le poète et cinéaste en 1961 dans les pas d'Alberto Moravia et d'Elsa Morante. Il chahute l'Alliance française de n'avoir pas su défendre *le verbe de Molière et la syntaxe de Racine* face au tamoul et à l'anglais. Il aime à rappeler que « *Lorient où Colbert installa les entrepôts et les magasins de la Compagnie française des Indes orientales s'appelait alors l'Orient dont il ne reste que le vieux phare d'où on guettait le retour des vaisseaux et le quai des Indes où s'amarraient les navires marchands* »...

C'est fou la désinvolture avec laquelle Franck Pavloff écrit. Il semble qu'il ne se préoccupe de rien et que les mots tombent sur la page dociles, amers, doux, épicés, brûlants, innocents et tranchants. Une ponctuation aléatoire désordonne les mots et les phrases, métamorphosés par la confiance, défigurés par la diatribe, sauvés par la spontanéité. La phrase s'en va à l'aventure, se gonfle, devient bulle, crève, s'affole, n'en finit pas de gronder ; elle clame, soupire, s'étire, murmure. Cendrars ? Faulkner ? Lowry ? *Un barbare en Asie* d'Henri Michaux (le littéraire et peintre belge est le dédicataire de l'ouvrage) ? Il y a assurément un peu et rien de ceux-là dans son livre, mais quelque chose de neuf, d'élégant, de jamais

entendu, semble-t-il, qui fait que cela mérite d'être lu, d'autant plus que c'est preste et nerveux, mené au fouet et haletant.

Né à Nîmes en 1940, éducateur de rue devenu psychologue, cet écrivain-là n'est pas collet monté pour deux sous. Il est jubilant et pudique. À la fin de son propos, il vide son sac comme un enfant qui en a marre de garder ses billes pour lui tout seul. Il s'avoue fils des Balkans, ses ascendants ont partie liée avec les nobles rajpoutes d'Inde du Nord (du côté de cousins roms) et les tziganes bulgares de Pazardjick (où est né son père). C'est un journal intime, vous disais-je, ainsi qu'un livre d'histoire(s) et un carnet de voyages où l'esprit d'enfance et la désinvolture affleurent comme sous une baguette de sourcier l'eau d'une veine peut devenir torrent.

© Claude Darras, *Les Carnets d'eucharis*, décembre 2010

Pondichéry-Goa, texte et photos de Franck Pavloff (éditions Carnets Nord, 2010, 248 pages, 17 €). La photo de couverture montre un bel échantillonnage de tissus colorés dans un magasin tamoul de Pondichéry !

Lire aussi du même auteur « Matin brun » (Cheyne éditeur, 1998, 12 pages, 1 €), « le Pont de Ran-Mositar » (le Livre de Poche, 2007, 224 pages, 5,5 €) et « Le Grand Exil » (Albin Michel, 2009, 250 pages, 16 €).



© Photo : Franck Pavloff

Florilège

Pour m'aider à contourner la réalité mystérieuse de l'Inde, je serre dans mon sac mon bréviaire surréaliste *Un barbare en Asie* d'Henri Michaux.

Je croiserai Supriyana en fin de journée, sur le boulevard de mer, au soleil couchant, tenant par la main une adorable petite fille en robe bleue, comme si elle promenait dans l'irisation des embruns une poupée indienne à son effigie.

J'ai le sentiment aérien de voyager à contre-courant, la sensation apaisante d'être un petit caillou à qui personne ne demande rien et qui cherche à se glisser dans la chaussure du temps pour le faire boitiller et s'interroger sur sa course folle, orgueil d'écrivain en exil.

L'Inde déballe sa vie intime sur les trottoirs, montagnes de réveils, de bougeoirs, de tongs, de piles électriques, fatras de CD, biberons, boîtes en plastique, cordes, pyramides de fleurs artificielles et d'oreillers, sans compter les étals de quincaillerie qui disposent leur bibeloterie jusqu'au milieu de la chaussée...

Si j'ai pu flâner à pied et à vélo dans la cité de Pondichéry, pour connaître la région de Goa et avaler des kilomètres d'asphalte et de mauvais chemins, il va me falloir enjamber un engin à moteur, ça n'a l'air de rien mais c'est toute une philosophie du voyage qui bascule, c'est comme demander à Théodore Monod de parcourir le désert libyen sur un trial. Je vais essayer.

Je m'en vais à l'instant chercher le bleu des faïences qui décoorent des bâtiments officiels de Panjim, ce bleu azulejo qui m'a toujours porté chance depuis mon tout premier manuscrit au titre poétique « *J'écris pour des collines bleues* » tapé avec deux doigts et remis à Simone de Beauvoir dans un café de Saint-Germain-des-Prés à un de mes retours d'Afrique, le tout premier texte annoté de l'encre bleue du Castor, la vie chaotique d'un écrivain prend du sens si elle dure un peu, disons le temps d'une maturation d'homme.

La gare Victoria m'offre la plénitude de son architecture symbiotique, exit Français de Pondichéry et Portugais de Goa, à Bombay ce sont les Anglais qui ont laissé au sein de leur architecture gothique victorienne des années 1880, elle-même inspirée des modèles de la fin du Moyen Âge en Italie, une place aux architectes indiens qui avec un dôme de pierre, des arcs brisés, des tourelles, ont donné à l'ensemble l'ordonnancement et l'élégance d'un palais indien, le soleil caresse la gueule ouverte d'une gargouille en attente de mousson et frappe le vitrail d'une fenêtre bleutée où je distingue par transparence deux paons de facture orientale, les brigades islamistes auraient dû lever les yeux vers le bestiaire de pierre du hall de Victoria Station, avant d'ouvrir le feu sur la foule avec leurs kalachnikovs.

*(Extraits de l'ouvrage « Pondichéry-Goa »
éditions Carnets Nord, 2010)*